

s'arrêtant pour écouter les moindres bruits, et regardant le ciel pour chercher si quelques gouttes de pluie ne viendront pas la rafraîchir ; voyant des fruits sauvages au sommet des arbres séculaires, les enviant aux aras de la forêt ; attendant, dans une morne angoisse, qu'il en tombe quelques-uns ; ne se sentant pas, malgré la faim, la force de les atteindre. Je la voyais se cramponnant aux lianes, cherchant à atteindre les amandes nourrissantes du sapoucaya, et retombant avec les tiges brisées, comme un mousse enfant tombe des cordages aux premiers jours de son arrivée à bord. Tout à coup, elle se précipite sur un de ces fruits, que quelque animal sauvage a dédaigné. Pour elle, c'est la vie... elle sent qu'elle pourra vivre un jour de plus. Quelquefois, ce sont des œufs verdâtres, qu'elle prend pour des œufs de serpent ; et quoique la faim ne puisse pas éteindre un reste de dégoût profond, elle se décide à s'en nourrir, car c'est un jour que Dieu lui accorde encore, et un jour peut la sauver.

Elle dormirait peut-être ; mais ces milliers de moustiques qui s'acharnent sur ses membres amaigris, ces carapates, miniatures de crabes, qui s'attachent à sa peau en suçant son sang, le bruit léger de l'iguane qui passe en frôlant les feuilles près d'elle, et qu'elle prend pour un serpent, le miaulement lointain du jaguar, les grognements de l'ours d'Amérique, tout, au milieu de l'obscurité profonde des nuits, s'opposait à son repos. Et si la lumière verdâtre des lampyres venait à sillonner cette nuit funèbre de ses éclairs passagers, c'était pour lui montrer toute l'horreur de cette solitude qu'elle tâchait d'oublier.

C'était le neuvième jour, le soleil commençait à découvrir les âpres magnificences de la forêt. Mme Godin marchait silencieusement, calculant peut-être combien pourraient durer encore les douleurs de son agonie, quand tout à coup un bruit inaccoutumé la fit tressaillir. Immobile, elle écoute... Elle craint quelque bête féroce, quelques-uns de ces hommes des forêts, qui n'ont jamais vu les Européens, et dont la haine sanglante s'est accrue du souvenir de leurs compatriotes massacrés. Elle songe à fuir, à rentrer dans l'intérieur du bois qu'elle allait abandonner... Une réflexion rapide lui fait songer que le malheur n'existe pas pour elle, et qu'il y a de si grandes misères que d'autres misères ne peuvent plus les augmenter. Elle avance donc, et elle entend le murmure des eaux ; elle écarte les branches, et elle voit enfin de nouveau le rio Bobonasa qui se déroule avec sa triste majesté. Sur le bord du fleuve, des Indiens attachaient un canot, et ils discutaient, avec la gravité américaine, s'ils resteraient en cet endroit. Bientôt ils n'hésitent plus, ils marchent vers la forêt, car ils ont aperçu l'étrangère... Elle n'a pas

encore parlé, et le cœur des pauvres Indiens lui a donné l'hospitalité : ils connaissent les souffrances du désert.

Si mes paroles ont été impuissantes pour peindre les souffrances de Mme des Odonais elles seront encore plus inhabiles pour peindre ses émotions d'espérance ; car, pour la joie, cette âme ulcérée pendant bien des années ne devait plus la sentir.

Arrivée aux missions, la voyageuse eût voulu enrichir pour la vie ces pauvres Indiens, qu'on enrichit si facilement ; mais elle portait ses regards sur ses vêtements déchirés, et des paroles de reconnaissance ardente étaient tout ce qu'elle pouvait offrir à ces bons sauvages. Tout à coup elle se rappelle qu'une double chaîne d'or est restée à son cou ; c'est tout ce qu'elle possède, et elle est heureuse de l'offrir aux Indiens. Ils ne la gardèrent pas longtemps : le prêtre de leur mission l'échangea contre un grossier présent ; mais leur joie naïve n'en fut pas troublée ; la voyageuse était sauvée.

Maintenant, à quoi bon vous dire son arrivée à Loreto, son voyage sur le grand fleuve ? Elle descendit son cours immense entourée de soins empressés, et, réunie à son père, elle put rêver quelques idées de bonheur, quelques doux commencements de repos ; mais ni la magnificence des forêts qui bordent le Maragnan durant plus de mille lieues, ni l'auguste majesté des savanes qui leur succèdent, rien ne pouvait distraire l'infortunée de ses souvenirs affreux ; elle les conserva encore dans ce moment de bonheur, désiré pendant dix-neuf ans, et qu'elle avait à peine la force de sentir. La tendresse de M. des Odonais ne put lui faire oublier toutes ses souffrances, et quand, retirés paisiblement tous deux dans la terre qu'elle possédait à Saint-Amand, au fond du Berry, on venait à parler de voyages, un frémissement involontaire s'emparait d'elle ; elle restait muette : il lui semblait entendre ces voix de la solitude, dont le calme qui l'entourait ne pouvait éteindre le retentissement sinistre.

Bien des années après son retour, on faisait voir aux étrangers une robe grossière de coton, que lui avaient donnée les Indiennes de l'Amazonie, et l'on regardait avec une sorte d'effroi ces misérables sandales qu'elle avait dérobées aux morts pour fuir dans la forêt. C'était un triste monument dont la voyageuse n'avait pas voulu se séparer.

On rapporte aussi que, quand elle entra dans un bois solitaire, une terreur muette s'emparait d'elle : on pouvait lire dans ses regards l'histoire qu'elle ne raconta, dit-on, qu'une fois.

*

* *

Les résultats de la mission scientifique du Pérou, à laquelle était attaché Jean Godin des